

Accueil

Abonnez-vous

Trouvez un emploi

Immobilier

Archives

## Actualité

International

Europe

Politique

France

Sciences & Santé

Débats & Opinions

Éducation

Culture & Spectacles

Télévision

Sports

Spécial JO 2012

Tour de France

Football

## Diaporamas

## Economie

Monde - France

Entreprises

High-tech

Médias & publicité

Votre argent

Décideurs

Bourse

Finances

## Art de vivre

Bien-être

Beauté

Mode

Cuisine

Déco

Enfants

Psycho

People

Voyages

Luxe

Mariage

Auto & Moto

Au masculin

Multimédia

| Figaro Littéraire |

## Mitterrand, étoile du berger prussien

PAR ERIC ZEMMOUR

[30 juin 2005]

-- PUBLICITE --

Margaret Thatcher n'était point sottre. Quand elle stigmatisait «la schizophrénie» de François Mitterrand à propos de la réunification allemande, elle touchait juste. «L'historien» Mitterrand la croyait inéluctable, mais «les instincts» du président français en étaient alarmés. Et encore Margaret Thatcher n'était-elle pas allée assez loin dans son diagnostic.

Comme l'avait déjà noté pertinemment Laurent Fabius, Mitterrand n'était pas ambigu mais ambivalent. En politique, il était tout à la fois de droite et de gauche. Monarchiste et républicain. Face à «la question allemande», il était le même. Il voulait la fin de l'ordre de Yalta et en craignait les désordres. Il se méfiait de la puissance de l'Allemagne et expliquait benoîtement que, depuis mille ans, la France avait toujours vécu à côté d'elle. Il faisait de beaux discours sur l'Europe, et s'efforçait d'arracher à l'Allemagne son «arme nucléaire à elle», c'est-à-dire, sa monnaie, son mark, sans sacrifier les vrais missiles nucléaires que lui avaient légués son ennemi préféré, le général de Gaulle.



*Mitterrand et la réunification allemande. Une histoire secrète 1981-1995, de Tilo Schabert, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Grasset, 594 p., 23 €.*

## Dépêche

Record  
vendu 1  
Londres  
[23h06]

Haute c  
2005/20  
[21h23]

Coup d'  
Pampelu  
[14h13]

Ouvert  
Etés de l  
[09h52]

Le Nort  
Haye fêt  
[09h40]

Prompt

Toutes

## Bourse &

*Mannoni*

9h 1

Point 2  
Pas d'eff

CAC 40  
NM  
€/S

SODEXH  
ADECCC  
UBI SOF  
TRIGANC  
CLARINE  
THALES

Wende  
cession  
[19:01]

Sodexl  
[18:25]

Toute l.

Dé

*Mannoni*

**En Images**

Boutique

**Publications**

Figaro Magazine

Madame Figaro

Figaro Entreprises

Figaroscope

Figaro Etudiant

Figaro Littéraire

France-Amérique

**Annonces**

Emploi

Immobilier

Carnet du Jour

**Archives**

Rechercher

Séries

Droits

**Evénements**

La Solitaire

Portes d'Afrique

Trophée Golf

Conférences

Fête du livre

DVD du Magazine

**Services**

Forums

Internet mobile

Edition vocale

Programme TV

Météo

Jeux &amp; invitations

Culture-Quiz

Votre personnalité

Who's Who

Fil RSS

**Pratique**

Les rédactions

Les publications

Club abonnés

Nous contacter

Mentions légales

Dans son gros livre charpenté et extrêmement documenté, Tilo Schabert fait donc litière d'un reproche coutumier : Mitterrand n'aurait prévu, ni compris, la chute du mur de Berlin et la réunification allemande. Sans cesse dépassé, Mitterrand aurait accumulé défiance vaine et décisions à contre-temps, comme ses voyages à Kiev ou en RDA. Schabert tord le cou à ce canard. Il est convaincu et convaincant. Parfois trop. On sent la fascination qu'exerce Mitterrand sur lui. Un de plus. Schabert utilise parfois un jargon ridicule, comme «*le travail de l'atelier politique français ou mondial*», pour décrire simplement les réflexions et discussions entre responsables politiques. Quelques pesanteurs aussi, germano-universitaires. Fautes vénielles devant l'ampleur de la tâche accomplie et son intérêt.

Car, après avoir lu Schabert, on pourrait faire à Mitterrand le reproche inverse de celui que l'on fait habituellement : l'Allemagne, il ne pense qu'à ça. Dès 1981. La réunification, il l'attend, persuadé de son inéluctabilité. Plus que les Allemands eux-mêmes. C'est que Mitterrand est profondément français. Pour lui, une nation est un être qui vient de la nuit des temps, et est éternel. Il feint de ne pas savoir que, contrairement à la France, l'Allemagne n'a jamais été une nation, oscillant depuis mille ans entre balkanisation et Empire. C'est même le problème. Ce fut, d'ailleurs, la chance historique de la France, de Richelieu à Napoléon, qui assit sa domination européenne sur la division de l'Allemagne. On connaît la suite. Mitterrand le sait mieux que personne. C'est parce qu'il est partagé entre des désirs et des analyses contradictoires, qu'il ne dit rien. Il louvoie donc, finasse, trompant Mitterrand avec Mitterrand.

Si le président français est obsédé par 1940, Helmut Kohl l'est par 1945. Ses ancêtres du Palatinat ont été citoyens français sous l'Empire, il ne l'a pas oublié. Il ne veut pas du retour de l'Allemagne de Bismarck. En même temps, il se refuse à abandonner à jamais les territoires «allemands» donnés à la Pologne en 1945. Lui aussi est schizophrène, partagé entre le patriote qui souhaite la réunification de son pays, et le responsable politique qui en craint les conséquences internationales. Bienvenue chez les malades qui nous gouvernent...

Et George Bush père, et Gorbatchev aussi, et Margaret Thatcher, tous tiraillés, débordés, chacun essayant de maîtriser, de peser sur un événement historique tellurique, que Mitterrand compare justement à cette Révolution française, dont il célébrait, alors, avec faste, le bicentenaire.

Schabert nous ouvre les archives, nous relate au jour le jour les discussions, les querelles, les bons mots, dans son fameux «atelier politique mondial». Nous sommes au théâtre, où chacun tient son rôle avec talent. Le spectacle est délectable. On comprend que Mitterrand accepte une domination supportable de l'Allemagne avec ses vingt millions d'habitants en plus ; mais point trop n'en faut ; obsédé par l'Anschluss et le dépeçage de la Tchécoslovaquie et de la Pologne par Hitler, il se bat et obtient la reconnaissance de la ligne Oder-Neisse.

Il pense qu'il a ainsi limité au mieux les dégâts pour la France. Il n'ignore pas, lui, que la domination de l'Allemagne ne date pas de la réunification. Son expérience remonte au début des années 80, lorsque la France connaît sa première «crise allemande». Alors que la France est menacée de faillite financière par une dispendieuse politique sociale, on voit les Allemands nous imposer, par le simple jeu de leur puissance industrielle, leur modèle économique et social.

Les socialistes français acceptent de bonne grâce cette défaite, car ils ne se sentent guère éloignés du fameux «modèle rhénan». Ils ne se doutent pas que c'est un piège. L'Allemagne, si forte face à la France, ne pourra défendre son modèle face à l'offensive libérale anglo-saxonne, lancée par Reagan et Thatcher. C'est «la mondialisation». Le modèle rhénan sera emporté comme fêtu de paille. Et le «modèle social français» avec. Vingt ans après, lors d'une campagne référendaire passionnée, c'est cette histoire-là que les électeurs français ont jugée. Et condamnée...

La PA

LA U



RECH

Reche  
archiv  
"Figar

Mot C

LA U



LETT

Recev  
courri  
Figarc

Votre

JEUX

Weel  
Relais  
de 10

Toute